

PQ 2427

.S35 N3

1819

LIBRARY OF CONGRESS



00005008232





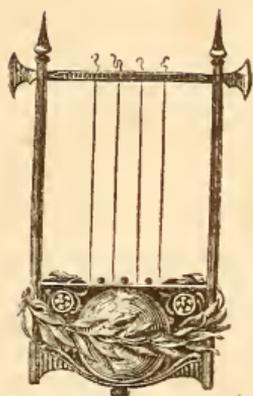




LA NAISSANCE
DE LA MODE.

LA NAISSANCE
DE LA MODE,

PAR MAURICE SÉGUIER.



A PARIS,

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT, ET DE LA MARINE,
RUE JACOB, N^o 24.

.....
1819.

Pl 2427
S 35 N 3
1819

AVANT-PROPOS.

LA France n'a encore produit aucun poëme en l'honneur de la Mode, et l'observateur a droit de s'en étonner. Ce n'est pas que quelques vers sur ce sujet ne se trouvent répandus dans divers ouvrages de poésie française, mais ces hommages indirects n'étaient point en proportion avec la divinité; et, après tant de siècles de négligence, il était urgent qu'un Français justifiât ses compatriotes, au moins du côté de l'intention.

La Mode, qui se joue de tout, a son côté sérieux comme son côté plaisant. Elle a eu ses croisades, sa scholastique, ses grandes perruques, ses philosophes, de même que ses Tabarins, ses Jocrisses, ses calottes luisantes, etc. Elle a aussi son côté gracieux; c'est celui qui touche particulièrement la toilette des belles, toilette qui, les

renouvelant sans cesse et les diversifiant à nos yeux, fait tourner le changement au profit de la constance. Voilà le côté auquel je me suis principalement attaché comme au plus aimable et en même-temps comme à celui qui prêtait le plus à la poésie.

Notre goût pour la Mode, en ce qui regarde la toilette, est plus prononcé et plus varié que chez les anciens; ceux-ci pourtant ne nous sont pas restés inférieurs dans tous les points, et même plusieurs d'entre eux nous ont surpassés; de manière que si Paris s'est une fois vanté d'un individu possesseur de trois cent soixante-cinq vêtements différents, Rome nomme avec un bien autre orgueil son Lucullus, aussi célèbre par ses huit ou dix mille habits, que par ses victoires sur Mithridate. On rapporte qu'Auguste, au moment de mourir, demanda un miroir, et pour la dernière fois fit arranger ses cheveux. Platon n'allait à l'académie qu'avec un manteau de pourpre; Minerve elle-même, la sage Minerve, n'avait elle

pas pour attributs, à côté de ses livres et de ses instruments de mathématique, des aiguilles, des fuseaux, et des métiers de broderie?

Une mise plus soignée annonce une sensibilité plus exquise. Les Français ont presque toujours aimé la toilette autant que la gloire; et l'honneur n'est considéré chez eux que comme une parure de plus. C'est sans doute dans ce sens que Buffon disait quelquefois que *nos habits faisaient partie de nous-mêmes*.

Ce qui est vrai au physique, l'est encore au moral. La pensée devient plus belle quand elle est relevée par le charme d'une expression aimable et d'une tournure délicate! les mots lui servent d'habillement; c'est le choix, comme la variété de leur disposition, qui fait le charme du style; et l'auteur qui, après de longues veilles, retouche encore son ouvrage, est comme la beauté qui, prête à paraître, se retourne pour consulter cette glace qu'elle avait déjà consultée cent fois.

L'essai que l'on va lire roule entièrement sur cette belle mythologie, que l'on admire dans les anciens ouvrages, mais que l'on voudrait bannir des nouveaux. Un homme, singulièrement remarquable par son talent, a même osé, il y a quelques années, proclamer une nouvelle poétique chrétienne égale, disait-il, à la poétique grecque. Il ne m'est pas donné de m'établir juge dans une si haute matière, sur-tout au moment où je me présente, une production mythologique à la main; on supposerait que j'ai eu l'intention de prouver mon opinion par mes vers. Une pareille idée, quelle que soit la ferveur de ma religion littéraire, est bien loin de moi. L'ancienne mythologie a de vieux confesseurs qui, tout morts qu'ils sont depuis deux à trois mille ans, militent encore suffisamment par leurs œuvres, en faveur de la véritable foi poétique; ce n'est donc que comme simple fidèle que je me range parmi les enfants de cette antique milice; et, comme la foi ne suffit pas sans les œuvres, j'ai abordé la double

colline, et j'ai invoqué le dieu qui certainement y habite encore.

Les idées mythologiques ont, dit-on, perdu leur charme parce qu'on les a trop employées. On pourrait dire, à ce qu'il me semble, avec plus de vérité, que c'est parce qu'elles ont été continuellement employées, que le charme qu'elles renferment est devenu plus grand. Peut-on encore aujourd'hui prononcer indifféremment le nom de Vénus, de cette déesse toujours accompagnée des Graces, qui prodigue également ses faveurs aux bergers comme aux dieux ! Peut-on concevoir l'Amour autrement que les Grecs nous l'ont dépeint ? Ne sera-t-il pas toujours ailé, aveugle, capricieux ? Ne blessera-t-il pas toujours sa mère au moment où elle le caresse ? Si donc les noms mythologiques ont conservé toute leur force, s'ils échauffent encore si bien le cœur et l'esprit, que sera-ce lorsque, heureusement employés, mêlés à une fable ingénieuse, ils joindront à leur charme magique tout ce que le sujet peut

devoir à l'art? Redisons donc toujours, avec l'immortel chantre de nos jardins :

. . . . Dans Athène et dans Rome nourrie ,
Notre enfance a connu leur riante féerie ;
Ces dieux n'étaient-ils pas laboureurs et bergers ?
Pourquoi donc leur fermer nos bois et nos vergers ?
Sans Pomone nos fruits oseront-ils éclore ?
De l'empire des fleurs pouvons-nous chasser Flore ?
Ah ! que ces dieux toujours enchantent nos regards !
L'idolâtrie encore est le culte des arts.

DEUILLE, *poème des Jardins*, chant IV.

LA NAISSANCE DE LA MODE.

SUR l'hélicon ma muse est étrangère;
Mais si la Mode , en sa course légère,
Venait vers elle , et d'un air caressant
Lui souriait , ne fût-ce qu'en passant,
J'en suis certain , dans ce moment prospère,
Le dieu des vers , frappé de mes accents,
Voudrait lui-même applaudir à mes chants.
Avec la Mode on est certain de plaire.
De mon pays c'est la divinité:
Le Goût la sert assis à son côté,
L'Amour la suit , la Gloire est sur sa trace;
Devant ses yeux le Plaisir tient la glace
Où chaque jour , par de soudains reflets,
Le monde apprend ses mobiles arrêts.

Grande déesse , encourage mon zèle;
Souffle sur moi ce prestige enchanteur

Dont, à Paris, tu revêts la moins belle;
Là, toute femme aspire à ta faveur;
Quel est son titre? A ton culte fidèle,
Chaque matin, elle t'offre une fleur.
Comme poète et ton adorateur,
Aussi coquet, et non moins dévot qu'elle,
J'implore aussi ton secours protecteur.
Je veux chanter ta gloire et ta puissance,
Tes lois d'un jour, tes héros d'un moment,
De tes arrêts la frivole importance,
De tes sujets la prompte obéissance;
Je redirai quel fut l'étonnement
Le premier jour où tu parus en France,
Et nos transports, et notre enivrement.
Il faut d'abord célébrer ta naissance.

Déjà Saturne avait depuis long-temps
A leur berceau dévoré ses enfants;
Depuis long-temps, accompagné des heures,
Le blond Phœbus, de ses douze demeures
Avait ouvert, fermé, rouvert encor
Au jour marqué les douze portes d'or;
Hommes et dieux, tout avait reçu l'être;
L'aimable Mode était encore à naître.

Ciel ! qu'ai-je dit ! comment ! il fut un temps
Où la beauté se passa d'ornements !
On put sans Mode exister sur la terre !
Il est trop vrai : la reine et la bergère
Ne se paraient que d'une simple fleur,
Qui les charmaît sur-tout par son odeur.
On retrouvait en tous lieux même usage,
Et mêmes mœurs, aussi même langage,
Et même geste ; et tous les gens d'esprit
N'écrivaient rien qu'un autre n'eût écrit.

Sur un sol plat, d'une immense étendue,
Où la nature est chauve, aride et nue,
Pays de sable, et semblable au désert,
Vaste horizon où l'œil au loin se perd,
S'offre un palais, dont la forme carrée
Ouvre au passant une quadruple entrée ;
Un lourd portique orné d'un lourd feston,
Y fait revoir quatre fois son fronton.
En ce palais rien ne change de place ;
Et chaque objet, dans un moule formé,
A son pendant précisément en face,
Que toujours l'œil rencontre à point nommé.
En ce palais jamais une heure indue

N'obtient l'emploi qu'une autre doit avoir ;
En ce palais nulle chose n'est vue
Qu'on n'y revoie encor matin et soir ;
Le voyageur s'y croit en Germanie.

Fille du temps, triste Monotonie,
C'est dans ces lieux que tu fais ton séjour ;
Tu les créas d'un effort de génie ;
Tu les créas, et dans ta colonie
Tout fut depuis comme le premier jour.
Ce temps n'est plus où la terre incertaine
Crut un instant t'avoir pour souveraine.
Hélas ! je dois de ces temps effacés
Renouveler les souvenirs passés ;
C'est mon sujet qui malgré moi m'entraîne.

Tu vis le jour quand de l'enfance à peine
Épiméthée achevait de sortir,
Et tu parus déjà vieille et flétrie ;
A tes côtés marchait la Symétrie,
Puis le Dégoût si prompt à nous saisir ;
On vit d'abord reculer le Plaisir.
Que devint-il quand l'Ennui prenant place
S'unit à toi par un baiser de glace !

Plus de Plaisir ! il s'enfuit aussitôt :
Quelques Desirs restèrent ; mais bientôt
Privés de tout , inquiets , solitaires ,
Les plus tardifs rejoignirent leurs frères.
Ainsi l'on voit , lorsque l'été nous fuit ,
De nos oiseaux l'espèce passagère
Prendre leur vol , et diriger sans bruit ,
Vers le midi , leur cohorte légère.

Un pauvre Amour , qui traversait les cieux ,
Et qui rempli de sa frayeur mortelle ,
Loin de Paphos , fuyait à tire d'aile ,
Est , dans sa course , aperçu par les dieux :
Secourez-moi , dit-il , un monstre horrible
A déclaré la guerre au genre humain ;
Sa seule approche est un fléau terrible ;
La fleur nouvelle a péri sous sa main ;
J'ai résisté , mais effort inutile !
Contre l'Ennui trouve-t-on un asyle ?
J'ai vu tomber notre dernier autel ;
Et du poison de son souffle funeste
Si jusqu'à vous il peut lancer le reste ,
Ah ! c'en est fait de la terre et du ciel !
Sa bouche à peine achevait cette phrase ,

Que, reprenant son vol rapide, il rase
Le vaste champ de l'empire azuré,
Et ne se croit un asyle assuré
Que lorsque enfin, de retour à Cythère,
Il s'est caché dans le sein de sa mère.

Les dieux surpris se regardent entre eux :
Eh ! quel est donc ce monstre audacieux,
Se disent-ils, ce fléau de la terre,
Qui met en fuite et les ris et les jeux,
Qui jusqu'à nous pourrait porter la guerre ?
Pour nous, sans doute, il est peu dangereux ;
Mais, puisqu'il fait là-bas des malheureux,
Portons leur plainte au maître du tonnerre.
En un instant ils sont dans son palais ;
Ils ont passé sous ce portique immense
Où le Respect habite avec la Paix ;
Des lambris d'or, par leurs contours épais,
Du souverain attestent la puissance ;
L'œil est lassé par la magnificence.

En ce moment le souverain des dieux
S'en revenait d'un terrestre voyage ;
Nonchalamment porté sur un nuage,
Les yeux distraits et le front soucieux,

Il remontait vers la voûte des cieux.
A son aspect, suspendant sa carrière,
Le dieu du jour incline son flambeau,
Le ciel s'abaisse, et sur son long manteau
Phœbus répand un torrent de lumière.
Les courtisans, toujours officieux,
En double haie accourent au passage,
Les dieux d'abord, et puis les demi-dieux.
Mais Jupiter, d'un air mélancolique,
A pas pressés traverse le portique,
Sans un seul mot, sans que même un coup-d'œil
Dise à l'un d'eux, en style laconique,
Je suis content de votre bon accueil.
On peut juger, à cette brusque entrée,
Quelle rumeur agita l'Empyrée;
Le vieux Saturne assure à demi-voix
Que les Titans ont renoué leur ligue.
C'est bien plutôt, dit Junon, quelque intrigue!
Le traître songe à me ravir mes droits!
Bon, dit Vénus : entre nous, moi je crois
Qu'il a surpris son Europe infidèle;
Et vous savez que les dieux et les rois
Ne traitent pas ce fait de bagatelle;
Attendez-moi, j'en vais chercher nouvelle.

D'un pied léger, au même instant Cypris
Va, se glissant de parvis en parvis,
Cherchant de l'œil le maître du tonnerre,
Qui, dans le fond des célestes lambris,
Se promenait rêveur et solitaire.
Elle le voit, et courant d'un air gai,
Semblable à Flore au premier jour de mai,
Quand s'éveillant élégante et fleurie,
Son teint de rose embellit la prairie.....
Que voulez-vous ? lui dit avec humeur
Le dieu troublé. Quel sujet vous amène ?
— Eh, quoi ! ma vue apporterait la gêne !
Répond Vénus d'un ton plein de douceur ;
S'il fut un droit précieux à mon cœur,
C'était le droit de conjurer la peine ;
D'un seul regard je chassais la douleur ;
Ah ! s'il me faut de mon heureux domaine
Perdre aujourd'hui la plus brillante fleur,
Placez à Gnide une autre souveraine.
Qui désormais voudrait, chez les mortels,
De Cythérée encenser les autels ?
Le dieu sourit ; et puis avec mollesse
Avoue ainsi le dégoût qui l'opresse :

Le sort des dieux est un sort trop vanté !

Il est sur-tout envié par les hommes.

Qu'ils savent mal, hélas ! ce que nous sommes !

N'est-il donc pas pour la divinité,

Plus que pour l'homme, une calamité,

Mal sans remède, immuable souffrance,

Dont l'élément tient à notre existence ;

Et ce fléau, c'est l'uniformité.

Mais c'est sur-tout, Vénus, auprès des belles,

Qu'il est fâcheux, dans sa félicité,

De retrouver des formes éternelles.

Junon me plaît, j'aime sa dignité :

Un paon superbe étale à son côté

L'or et l'azur de son brillant plumage ;

Mais c'est toujours même air, même assemblage,

Toujours ce paon, et cet air de fierté.

Voyez cent fois la prudente Minerve,

Et vous verrez son même air de réserve,

Son casque énorme enfoncé dans son cou,

Et sur ce casque un éternel hibou.

Pallas toujours sur sa lance repose ;

Toujours Cérès a sa gerbe à la main ;

Toujours l'Aurore, avec ses doigts de rose,

Ouvre à Phœbus les portes du matin.

Flore paraît, c'est avec sa corbeille;
Diane vient, c'est avec son carquois;
Et, quoique l'unc à l'autre soit pareille,
Il faut toujours que les Grâces soient trois.
Vit-on un jour Terpsichore sans harpe?
Vit-on jamais la jeune Hébé sans fleurs?
L'aimable Iris a du moins sept couleurs,
Mais toujours sept, et toujours en écharpe!
Et vous aussi, modèle de beauté,
S'il faut, Vénus, dire la vérité,
D'un peu trop près, par-tout, vous êtes vue;
Convenons-en, vous êtes un peu nue;
Et si l'on trouve avec vous le Plaisir,
C'est bien souvent sans y voir le Desir.

Vénus rougit du trait qui la regarde;
Jupin poursuit sans même y prendre garde:
Ne rencontrant dans l'empire des cieux
Que des objets trop présents à mes yeux,
Par passe-temps j'ai descendu sur terre;
La nouveauté du plaisir et du lieu,
Une mortelle entre les bras d'un dieu,
Plus de mystère avec plus de contrainte,
Ont, quelques jours, de mon ardeur éteinte

Renouvelé les feux ; ces feux n'ont lui
Que peu d'instants, et, de rechef atteinte,
Mon ame encore a retrouvé l'ennui.
Pour repousser ce dégoût qui m'opresse,
Où trouverai-je, hélas ! une maîtresse
Au cœur fidèle, au visage inconstant,
Qui chaque jour augmente mon ivresse ;
Toujours la même, et qui sache pourtant
Si bien changer sa forme naturelle,
Que tous les jours elle me soit nouvelle !
Qu'on me l'amène, et je suis satisfait.
Or, maintenant que vous êtes au fait
Du noir sujet de ma mélancolie,
Allez, Vénus ; et, si je vous suis cher,
Voyez au ciel, sur la terre et sur mer,
Et trouvez-moi l'objet de ma folie !

Vénus s'éloigne, emportant dans son cœur
D'un long dépit le sentiment rongeur ;
Se rappelant, non sans vives alarmes,
Que Jupiter, insensible à ses charmes,
L'avait traitée avec tant de froideur.
Depuis ce jour, époque de disgrâce,
Tous ses appas lui parurent flétris,

Ses yeux battus ne cherchaient plus la glace,
Les Jeux fuyaient loin d'elle, et le souris
Ne venait plus errer sur sa figure ;
Tout l'attristait, et sa belle ceinture
Avait perdu désormais tout son prix.

Il est une île, ouvrage de Cybèle,
Où la nature est simple, riche et belle ;
De ce séjour rien ne trouble la paix,
L'onde est tranquille et le bocage épais.
Le doux rayon d'une lumière pure
En traits d'argent sillonne la verdure ;
L'oiseau s'y plaît ; dans le crystal des eaux
L'arbre penché vient mouiller son feuillage ;
Les pommes d'or qui pendent aux rameaux,
Sur ce miroir balancent leur image ;
Sous le couvert de ces rians berceaux,
Des doux Zéphirs la troupe voltigeante
Sans cesse agite une aile caressante ;
Et les buissons chargés de mille fleurs,
Dans cet air frais confondent leurs odeurs.
C'est là qu'on vit l'aimable Cythérée
Cacher sa vie honteuse et retirée.
Un de ces jours où ses ennuis secrets,

Seuls compagnons de son ame attristée,
Se faisaient voir dans ses regards distraits,
Près du rivage elle aperçut Protée,
Qui, dans l'instant sorti du fond des mers,
Pliait son corps aux mouvements divers
Dont l'Océan, Thétis et la Nature
Avaient doué sa mobile structure.

Veut-il plonger dans le crystal des eaux :
Son corps se voûte, une écaille dorée
Couvre ses flancs , s'épaissit sur son dos ;
Sa main s'agite en nageoire pourprée,
Le pied gouverne, et de deux coups égaux
Il glisse et file en partageant les flots.

Veut-il dans l'air s'élever intrépide ,
Semblable à l'aigle en son essor rapide :
Il réunit et porte vers ses bras
L'effort triplé de ses nerfs délicats ;
Son aile s'ouvre, une plume légère
Étend sur lui son abri tutélaire ;
Jusqu'à l'Olympe il vole sans effroi,
Saisit la foudre ; et des oiseaux le roi
Du roi des dieux agite le tonnerre.

Vénus s'arrête ; et son étonnement
A fait rentrer dans son ame accablée
Cette douceur qu'elle en crut exilée ;
Elle a senti ce grand soulagement
Que dans le cœur apporte une surprise,
Qui le remet, l'assied, le tranquillise,
Et, l'échauffant par le feu du desir,
Le fait renaître encor pour le plaisir.

Protée alors , du haut de l'Empyrée,
D'un vol moins prompt ménageait son retour ;
Il aperçoit la mère de l'Amour
Dans ses pensers vaguement égarée,
Qui ; relevant ses yeux, où le ciel pur
Réfléchissait la lumière et l'azur,
Suivait son vol dans la voûte éthérée ;
Plus prompt qu'un trait, il s'abaisse à l'instant ;
Vénus pâlit d'une frayeur mortelle,
Quand tout-à-coup elle voit auprès d'elle,
Au lieu d'un aigle, un cygne au cou pliant,
Qui la couvrait doucement de son aile
Et lui jetait un regard suppliant.

Belle Vénus, dit-il, d'une voix tendre,
Ah ! par pitié, daigne, daigne m'entendre !

Cet univers est soumis à tes lois,
Le cœur se trouble aux accents de ta voix,
Et sur tes yeux, tous les yeux en extase
Viennent puiser un feu qui les embrase;
Ton seul toucher fait couler dans nos sens
L'ardente soif des desirs renaissants;
Par tes baisers tu dispenses la vie,
Elle est par eux et donnée et ravie.
Les dieux aussi connaissent tes bienfaits;
Et de tes feux une seule étincelle,
Un seul moment de tes plaisirs si vrais,
Vaut tout l'éclat de leur gloire immortelle.

Vénus émue approche de son sein
Le bel oiseau, puis de sa douce main
Semble lui dire, en flattant son plumage :
Priez Vénus, ce n'est jamais en vain.
Brillant d'espoir, humble dans son langage,
L'oiseau reprend, et d'un ton de candeur :
Fille du ciel, pour prétendre à ton cœur,
Du dieu sanglant qui ravage la terre,
Je n'ai le port, ni la démarche fière;
J'aimerais mieux du berger Adonis
Te rappeler la timide tendresse,

Son air naif et son frais coloris ;
De mes cheveux je dénouârais la tresse,
J'étalerais à tes regards surpris
Leurs flots dorés , leur soyeuse mollesse ;
Je n'ai non plus de l'enfant de Nais
Le doux regard ni le tendre souris ;
Et Jupiter , me déclarant la guerre ,
Pour me punir d'un bonheur indiscret ,
N'a point sur moi fait tomber son tonnerre ;
Mais je possède un merveilleux secret :
Quand je le veux , à mon ordre fidèle ,
Mon corps revêt une forme nouvelle ;
Toujours un autre , et le même pourtant ,
Changeant sans cesse et jamais inconstant ,
De cent façons mon amour se décèle ;
Et la beauté dont mon cœur a fait choix ,
Par la surprise à toute heure agitée ,
En possédant le mobile Protée ,
Croit posséder vingt amants à-la-fois.

Vénus se trouble ; et dans son œil humide
Le desir lance une flamme rapide ;
Son sein s'élève ; un brillant incarnat
A sur sa joue étalé son éclat ;

Le lys bientôt disparaît sous la rose ;
Sur son beau sein sa tête se repose ,
Son œil se ferme , et la molle langueur
Ouvre au plaisir le chemin de son cœur.

Telle au matin la rose plus vermeille
Et plus modeste , a refermé son sein
Pour mieux cacher le précieux butin
Que veut saisir la matineuse abeille ;
Mais le soleil , d'un rayon pénétrant ,
Perce l'asyle où la fleur rafraîchie
Plongeait sa tête à l'ombre recueillie ;
La rose cède au jour qui la surprend ,
Elle se tourne et son front se découvre ;
Bientôt hélas ! son beau sein qui s'entr'ouvre
S'étale aux yeux brillant de pourpre et d'or ;
Elle a penché sa tête languissante ;
Et dans l'instant l'abeille impatiente ,
En bourdonnant , lui ravit son trésor.

Ainsi Protée observe la déesse ;
Déjà Vénus , qu'égare la tendresse ,
L'attire à soi de ses bras amoureux ;
Censeurs jaloux , pardonnez-lui ses feux !

C'est un oiseau que sa bouche caresse ;
Quand elle voit, à travers son ivresse,
Au lieu d'un cygne, un faune audacieux,
Elle l'arrête, et d'une main sévère
A son ardeur oppose une barrière.
Eh quoi ! Cypris ferait un malheureux !
On la verrait repousser la prière !
Non, non ; Cypris, pour échapper aux yeux,
Veut seulement appeler le Mystère ;
Elle fait signe, et l'ami des amours,
Prompt et discret, lui prête son secours.
Ainsi qu'on voit un rapide nuage
Voiler soudain l'azur brillant des cieux,
Ainsi Vénus cache son beau visage
Sous les replis du voile officieux
Que le Mystère, attentif et fidèle,
Le dos tourné, développe autour d'elle.

Dieu protecteur, à sa garde assidu,
Sur sa faiblesse étends encor ton aile,
Et laisse au loin murmurer la vertu ;
Si pour Vulcain Vénus est criminelle,
A ce jaloux un pareil sort est dû ;
Il est si laid, et Vénus est si belle !

Ou plutôt laisse un inutile soin,
De ton secours Protée a-t-il besoin?
Graces aux dons qu'il reçut en partage,
(Dons que Vulcain ignore) il ne craint pas
L'œil curieux du jaloux qu'il outrage,
Et rit encor de son triste embarras.
C'est vainement que Vulcain pas à pas
Suit chez Vénus le soupçon qui le guide;
Il a cru voir un rival, il l'entend;
C'est, lui dit-il, c'est la voix du perfide!
Sûr de sa honte, il entre; et dans l'instant
Le dieu trompé ne voit plus qu'un enfant,
A l'air moqueur, semblable au dieu de Gnide,
Qui, devant lui, pour le mieux abuser,
Dérobe encore à Vénus un baiser.
Tour plein d'adresse, en ce péril extrême!
Qu'il est heureux l'amant qui peut ainsi
Près d'un jaloux, sans trouble, sans souci,
Cacher ses traits sous ceux de l'Amour même.
Le dieu boiteux se flatte cependant
De fuir son sort, et par un soin prudent
A ses côtés tient Vénus prisonnière;
C'est d'un jaloux la ressource dernière;
L'ardent Protée en ces moments d'ennui

Charme le temps par ses métamorphoses,
Et trompe encor son rival devant lui ;
Son sort en est plus doux ; bouquet de roses ,
De Cythérée il caresse le sein ;
Zéphir, il joue avec sa chevelure ;
Voile, il la cache à l'odieux Vulcain ;
Ou plus heureux cent fois comme ceinture,
D'un triple tour il presse son beau corps.
Vénus, dit-on, ne voulait plus alors
Ni jour ni nuit quitter cette parure ;
Et son époux dont autrefois les yeux
Étaient choqués de sa mise trop leste,
A cet aspect, se montrait tout joyeux
Que Cythérée enfin devînt modeste.

On dit pourtant qu'un jour les deux amants,
Trop occupés, se laissèrent surprendre ;
Amour le sait, il est de ces moments
Où l'on ne peut rien voir, ni rien entendre.
Funeste jour ! Le grossier forgeron
Rentrail chez lui, sans crainte, sans soupçon ;
Il ouvre, il voit, dieux ! sur sa couche même !.....
On peut juger de sa fureur extrême !
Heureusement que le fils de Thétis

Contre son cœur pressait alors Cypris.
Il se retourne; et Vulcain, ô surprise!
Vulcain confus frémit de sa méprise.
Quel est l'objet qu'allait frapper sa main?
C'est Aglaé, la plus jeune des Graces,
Qui, pour réponse à d'affreuses menaces,
Lui découvrait les trésors d'un beau sein.

Mais tant d'adresse en un corps si docile,
Devait bientôt devenir inutile,
Et de son sort le malheureux Vulcain
N'allait, hélas! être que trop certain.
Vénus est mère! Accours, accours, Protée;
Que sur tes bras ta fille soit portée!
Dans les transports d'un amour paternel,
Nomme son père à la face du ciel:
Eh! pourrais-tu méconnaître ta fille?
Ses traits, son air, attestent sa famille.
N'hésite pas, presse-la sur ton cœur;
A sa beauté tu reconnais sa mère:
Son front mobile et sa bizarre humeur
Disent aussi que Protée est son père.

La Mode est née; et plus prompte qu'Iris,
Elle s'élance au sein de l'Empyrée.

Entre la terre et la voûte éthérée,
Près de cette île, où maintenant Paris
S'offre aux regards de l'étranger surpris,
Est un palais de forme si légère
Qu'il se soutient porté sur l'atmosphère;
Ses murs d'appui sont un simple réseau,
Tissu fragile, éphémère édifice,
Qu'à chaque instant reconstruit le Caprice;
C'est tous les jours un bâtiment nouveau.

Ainsi, dans l'air, de mobiles nuages
A l'œil frappé présentent tour-à-tour
De mille objets les changeantes images;
C'est un coursier, un dragon, un vautour;
C'est un clocher, c'est une vieille tour;
C'était un nain, et puis c'est Briarée;
Tableau mouvant, vain jouet de Borée,
Où chaque objet, qui passe et se détruit,
Est sans rapport avec l'objet qui suit.

Tel est le lieu que la brillante Mode
Dès sa naissance a choisi pour sa cour.
L'Invention, son ministre commode,
A ses côtés s'assit le premier jour;
Et l'Inconstance est sa dame d'atour.

Mille ouvriers, vieux enfants du Caprice,
Instruits par l'art moins que par l'artifice,
Y font revoir maint ouvrage fini,
Qui semble neuf et n'est que rajeuni.
Chaque pays a là son intendance,
Ses pourvoyeurs, ses fournisseurs exprès;
Le Goût préside à nos envois de France;
C'est l'art tout seul que consulte l'Anglais;
L'ordre et le soin servent le Hollandais;
L'antique usage est chargé de l'Espagne;
Et les rebuts, les ouvrages mal faits,
Tous les six mois partent pour l'Allemagne.

Mais du palais, élevé dans les cieux,
La porte d'or vient de s'ouvrir aux dieux;
A leurs regards quelle aimable surprise!
Ce ne sont plus ces grands appartements,
Pleins et déserts, fatigués d'ornements,
Où par-tout l'or avec l'or rivalise,
Où la grandeur voit fuir à son aspect
Le doux Plaisir qui fait place au Respect;
L'aimable Mode, en un moins vaste espace.
Sait réunir la richesse et la grâce;
D'un léger nœud complaisamment lié

L'or à la fleur désormais s'entrelace,
Et l'or plaît mieux quoique mésallié.
On n'y voit pas la jalouse étiquette,
Au maintien fier, au front grave, à l'œil faux,
Fixer d'avance à des rangs inégaux,
Le grand fauteuil, le pliant, la banquette;
L'épais coussin, tout gonflé d'édredon,
Semble appeler le joyeux abandon;
On n'entend plus ce chant soporifique,
De tous les dieux éternelle musique;
Le Goût plus juste a fait un meilleur choix.
C'est à présent la douce Mélodie
Qui joint son luth, qui réunit sa voix
Aux vieux accords de l'antique harmonie;
Des sons nouveaux, ou plus lents, ou plus vifs,
Rendent les sens tour-à-tour attentifs;
La passion s'y peint; l'amé ravie
Voit dans leur jeu l'image de la vie.

Tel, de nos jours, Grétry mieux inspiré
Apprit aux sons un langage ignoré;
Il leur montra comment gronde l'orage,
Comment l'oiseau module son ramage,
Comment l'amour, plaintif dans ses desirs,

Doit soupirer jusques à ses plaisirs ;
Le son alors, écho de la nature,
Comme un vain bruit n'étonna plus les airs,
Tout fut soumis à ses accords divers ;
Et, par l'effet d'une heureuse imposture,
Ainsi que l'œil, l'oreille eut sa peinture.

A ces accents, à ces nouveaux concerts,
De tous les dieux l'oreille fut émue.
Mais des objets plus gais frappent leur vue.
D'un pied léger, pêle-mêle et chantant,
Frappant le sol de leur course inégale,
Mille beautés pénétraient dans la salle.
Ce début leste, et trop peu convenant,
Parmi les dieux, fit un léger scandale,
Mais il fut court ; avec sévérité
Pouvaient-ils voir ce spectacle enchanté !
C'était Junon, c'étaient les immortelles,
Non plus vraiment, comme autrefois, fidèles
Au vieux costume, au grand habit de cour ;
Tout est changé, mille graces nouvelles
A leurs genoux ont rappelé l'Amour.

Junon n'a plus sa démarche hautaine ;

La Volupté la précède, et ramène
Les cœurs glacés qu'éloigna sa froideur ;
Le diamant, remplacé par la fleur,
Cesse un instant d'orner la souveraine ;
Et cependant, à son air de grandeur,
Des cieux toujours on reconnaît la reine.

La jeune Hébé, sans festons, sans bouquet,
N'en fait que mieux les honneurs du banquet ;
Flore n'a plus son vieil habit de rose,
La fleur d'amour le cède au frais lilas ;
Avec plus d'art la triple Hécate expose
L'autre moitié de ses doubles appas.
Plus loin Cérès sème sa robe jaune
D'un pavot rouge et de quelques bluets ;
Pallas conserve un habit d'amazone,
Mais sa cuirasse a trahi ses attraits ;
Et le Plaisir s'applaudit en cachette
Que la Sagesse ait un air de toilette.

Mais un objet inconnu dans les cieux
A sur lui seul attiré tous les yeux ;
Son pas est vif, sa démarche est légère,
Dans son regard est le desir de plaire ;

Et sur son front un air d'autorité
Soumet le cœur en secret révolté.
Sous les longs plis de sa robe flottante
Un jeune Amour rit à demi-caché;
Sous les anneaux d'une boucle tombante
Un autre Amour plus hardi s'est niché.

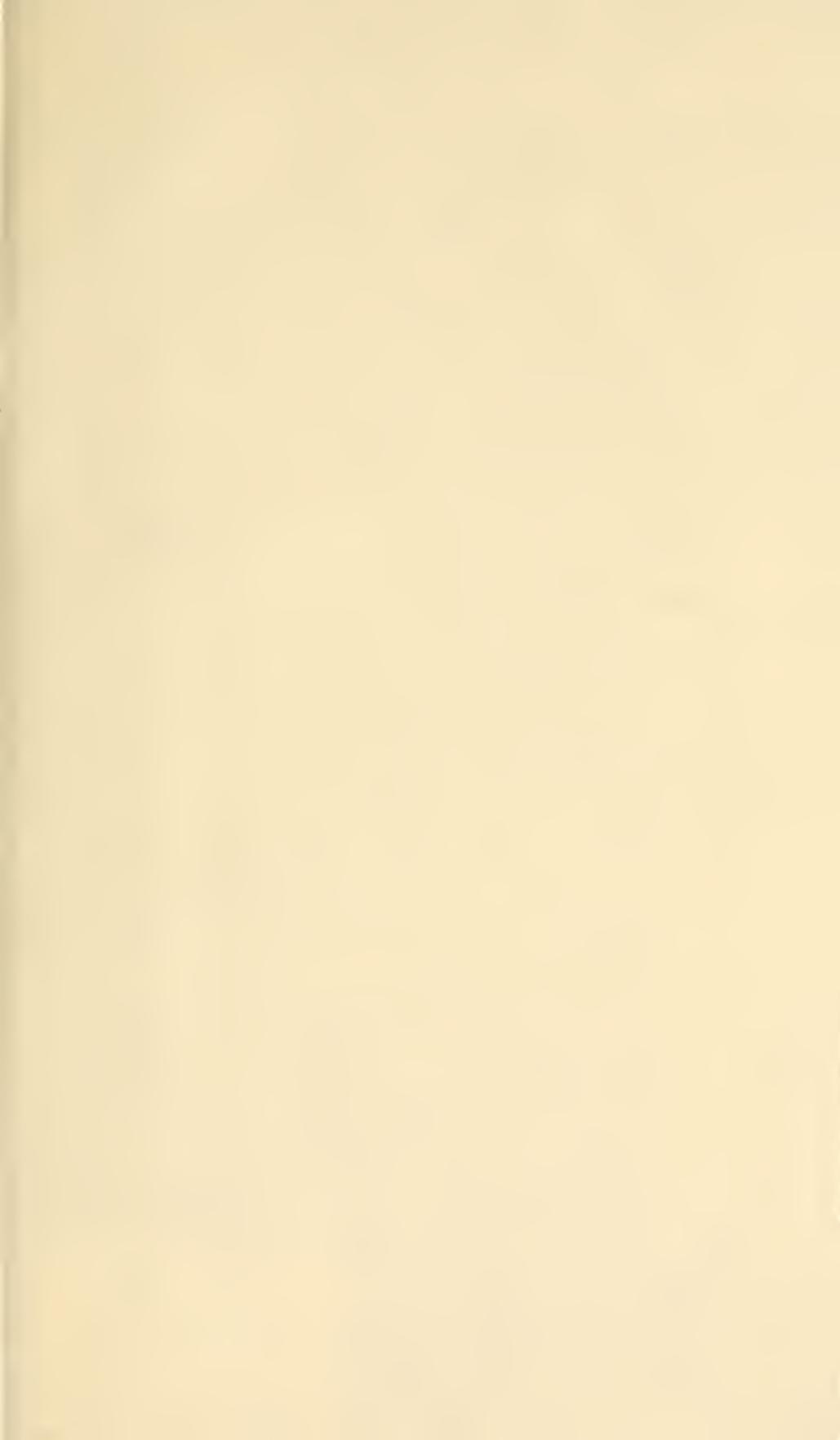
Accours , Hébé , verse-lui l'ambroisie,
Dit Jupiter, de plaisir transporté ;
Que jusqu'au bord la coupe soit remplie !
Que pour la Mode un autel apprêté
Soit le garant de sa divinité.
Verse, je bois au saint nœud qui nous lie !
A ce salut, de chacun répété ,
Le ciel répond par un cri d'allégresse ;
La foudre gronde, et l'Olympe agité
A reconnu la nouvelle déesse.

Mais sur la terre un bruit confus et vif
A de la Mode annoncé la venue ;
L'Ennui frémit, le monde est attentif.
Jour mémorable ! elle vient ; à sa vue
Tout autre éclat pâlit. Le sombre Ennui
Frappé de crainte aussitôt s'est enfui.

Elle se montre, et déjà ces exemples
 A l'univers ont servi de leçons.
 O ma patrie, à quoi bon tous ces temples,
 Ces autres dieux, ces différents patrons,
 Fils du Caprice, idoles de passage,
 Que l'on t'a vue invoquer d'âge en âge!
 Abjure-les dans ce jour solennel,
 Et que la Mode, objet de ton hommage,
 Seule ait son prêtre ainsi que son autel!

Et toi, déesse, à qui dans mon délire
 J'ai consacré les doux sons de ma lyre,
 Rappelle-toi qu'à ton char le premier
 J'ai suspendu le myrte et le laurier;
 Que le premier j'ai voulu qu'à ta fête
 Tous les Français vinsent courber leur tête;
 A toi, disais-je, ils doivent tous leurs chants;
 A toi, leurs vœux; à toi, tout leur encens;
 Et quant au prix que mérita mon zèle,
 Un jour ou deux, à mes vers sois fidèle.

FIN.





Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2008

Preservation Technologies
A WORLD LEADER IN COLLECTIONS PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111



WERT
BOOKBINDING
Grantville, Pa.
Jan - Feb 1989
We're Quality Bound

